Anne-Sophie
CHAUVET

MT 5,6

MT 5,3

Sophie et les Médailles du Bonheur 7

MT 5,8

MT 5,5

mame

Sophie 7 et les Médailles du bonheur

Illustration de couverture : Dàlia Adillon

mame

Direction : Guillaume Arnaud
Direction éditoriale : Sophie Cluzel
Édition : Marie Rémond
Direction artistique : Armelle Riva
Direction de la fabrication : Thierry Dubus
Fabrication : Florence Bellot
Mise en page : Text'Oh
© Mame, Paris, 2020
57 rue Gaston Tessier, CS 50061, 75166 Paris Cedex 19
www.mameeditions.com
ISBN : 978-2-7289-2815-6
MDS : MM28156
Tous droits réservés pour tous pays.
« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011. »

Anne-Sophie chauvet

Sophie et les Médailles du bonheur 7

mame

« Souviens-toi de ton Créateur, aux jours de ta jeunesse, avant que viennent les jours mauvais, et qu'approchent les années dont tu diras : "Je ne les aime pas" ; lorsque l'homme s'en va vers sa maison d'éternité, et que la poussière retourne à la terre, et le souffle de vie, à Dieu qui l'a donné. Vanité des vanités, disait Qohèleth, tout est vanité ! »

Ecclésiaste 12, 1

Vers la maison d'éternité

Ils roulaient dans la nuit noire, les phares de la voiture éclairant les bandes blanches qui défilaient à vive allure sur les côtés. Les kilomètres se succédaient sans qu'ils en aient conscience et lui, au volant depuis plus de trois heures, ne prêtait qu'une attention minimale aux lumières blafardes des voitures qu'ils croisaient, aux panneaux qui apparaissaient, furtivement, avant de disparaître à nouveau dans l'ombre.

L'habitacle de la voiture était plongé dans l'obscurité et formait un cocon protecteur et intime. Ils aimaient ces temps de trajet à deux, à écouter leurs morceaux de musique préférés en discutant de tout et de rien :

« Au fait as-tu rappelé le maçon ?

– Mmmm… Oui. Mardi. Les travaux prennent vraiment du retard… J'aurais aimé qu'on puisse avoir la nouvelle salle de bains pour ces vacances-ci, mais j'en doute.

– Oh non, quelle poisse… J'espère qu'on l'aura à la fin de l'été alors… Avec le bébé qui va arriver, Louise et Alexandre seront contents d'avoir une salle de bains reliée à leur chambre.

– C'est sûr. Je change complètement de sujet mais as-tu vu la prof de maths de Sophie ? Est-ce qu'il ne faudrait pas lui faire

donner des cours particuliers l'année prochaine ? Ses résultats sont vraiment catastrophiques, non ?

– Catastrophiques, je ne pense pas, mais un peu inquiétants, oui. Mais tu la connais. Elle s'est mis en tête qu'elle détestait les maths et sa prof, et quand elle a une idée en tête…

– Bon. Je parlerai avec elle quand elle arrivera à La Boissière. J'ai tellement hâte qu'on y soit ! Je te préviens, dès demain après-midi, je serai soit en train de jardiner, soit assis dans un transat dans le jardin avec un bon roman et une bière fraîche !

– À propos, as-tu fini ton bouquin ? Pourrais-tu me le passer quand on sera arrivés ? Tu riais tellement que ça m'a donné envie de le lire.

– Il me reste encore quelques pages. Tu vas adorer, je pense. Excellent style, très bon rythme. Je n'avais rien lu d'aussi bon depuis longtemps. »

Elle posa sa main sur le genou de son mari.

« Je suis si contente qu'on prenne ces quelques jours ensemble… Ça faisait longtemps, non ? Ça m'a paru une éternité en tout cas. »

Et le silence s'installa dans l'habitacle, un silence tout simple, ce silence si précieux des couples qui ont tant vécu ensemble que même l'absence de paroles veut dire beaucoup.

La nuit se faisait moins sombre, mais la pluie avait commencé à tomber et formait un rideau ruisselant sur le pare-brise. Les lueurs du petit matin apparurent à l'horizon, le but se rapprochait. Encore quelques minutes et ils retrouveraient La Boissière, le havre

de paix familial où ils s'installeraient pour l'été. La maison ouvrirait grand ses volets aux rires et aux discussions animées et les journées s'écouleraient au rythme du chant des oiseaux et des allées et venues de chaque membre de la famille.

La sortie d'autoroute, familière, fut prise sur les chapeaux de roues. Devant eux s'étendait maintenant la campagne charentaise qui avait bercé toutes leurs vacances, depuis leur mariage. Il réprima un bâillement et regarda son épouse, endormie à ses côtés. Il fixa de nouveau son attention sur la route, dont il connaissait par cœur chaque virage tortueux, chaque tournant dangereux, chaque rétrécissement de chaussée.

La pluie avait redoublé, la route luisait sous la lumière des phares et les premiers rayons du soleil.

Le dernier tournant apparut. Il fut soudainement ébloui par les phares d'une voiture arrivant en sens inverse, sentit les roues déraper, la voiture échapper à son contrôle. Il la vit glisser en travers de la route et entendit, loin, très loin, le klaxon de la voiture qui arrivait à contresens. Son hurlement réveilla son épouse qui ne vit que des phares éblouissants, face à elle.

Elle pensa à ses enfants. Jacques. Louise. Sophie.

Sophie.

Sophie. Ma petite Sophie. Je te revois, assise en tailleur, sur ton lit, sur un canapé, par terre, sur un tapis ou dans l'herbe, les coudes sur tes genoux, absorbée par le livre qui est posé sur tes chevilles. Un livre, jamais le même, mais toujours un livre.

Tu ne lis pas, tu dévores. Un roman, une bande dessinée, un album ou un magazine, peu importe ce qui te tombe sous la main.

Tu commences à le feuilleter, debout. Et puis progressivement, tu tournes les pages, de plus en plus concentrée. Tu prends appui sur le mur derrière toi, ou sur l'accoudoir du fauteuil le plus proche, et tu glisses dans la lecture comme tu glisses physiquement, doucement, pour arriver à la position assise. Parfois, des crampes te rappellent à la réalité et tu plies alors une jambe, puis l'autre, gymnastique de lectrice, sans même lever les yeux de la phrase que tu es en train de lire.

Nous te contemplons, ton père et moi, t'échapper du réel. Nous te regardons pousser un soupir, sourire, frémir, plonger dans l'histoire et visiter tous les lieux décrits, aller à la rencontre de tous les personnages et partager leurs émotions. Tu as comme meilleurs amis le Club des Cinq et Zozo la Tornade, Fifi Brindacier et Tistou les pouces verts. Plus tard, Fantômette, les Six Compagnons, Alice et Arsène Lupin. Tu découvriras ensuite la Terre du Milieu et le château du comte de La Fère, tu pleureras la réclusion de la princesse de Clèves et enfin la mort de Cyrano.

Tous, ils t'ont accompagnée pendant ton enfance et ils restent fidèlement rangés sur les étagères de ta chambre. Jamais il ne te serait venu à l'esprit de les reléguer dans des cartons, au grenier, à la campagne et encore moins – horreur ! – de les donner. Ils ont été les compagnons de ton enfance, ils resteront à tes côtés « pour toujours », proclames-tu.

Nous aimons les longues discussions, le soir, autour de la table du dîner, lorsque la conversation bascule sur les romans en cours de tous les membres de la famille. Chacun défend ses héros, son style favori, et nous finissons souvent par ne plus nous entendre parler tant le ton monte entre nous. Nous n'avons jamais été une famille de personnes calmes et posées. Chez nous, l'ambiance est survoltée, suranimée, surexcitée, sur- « beaucoup de choses » ! Vos amis doivent nous prendre pour des fous, mais nous aimons ces soirées vivantes et chaleureuses au cours desquelles vous refaites le monde, Jacques et toi, sous le regard attentif de Louise.

Louise… Notre « grande » et votre aînée. Pourtant j'ai parfois l'impression que c'est à toi qu'il reviendra la tâche de la protéger. Elle est si profondément gentille et d'une bonté si infinie qu'elle risquera forcément de se faire duper. Tu as, toi, cette force de fonceuse – qui pourrait cependant aussi te jouer des tours.

Louise… Petite fille, puis adolescente et jeune femme, aux yeux toujours rivés sur ses interlocuteurs, au regard profond et attentif. Louise, qui a été, depuis son plus jeune âge, à l'écoute des autres. La force tranquille, celle de la douceur et de la gentillesse, de la

confiance en l'autre et de la charité. Combien de fois n'a-t-elle pas désarmé un conflit entre Jacques et toi ? Vous avez d'ailleurs très vite pris l'habitude de la choisir comme arbitre de vos disputes et de vous tourner vers elle pour trouver une solution lorsque vous êtes trop brouillés. Beaucoup d'enfants abuseraient de cette situation pour se faire une place de « petit chef » au sein de leur fratrie, mais pas elle. Diriger ne l'intéresse pas, ordonner encore moins. Elle n'est heureuse que lorsqu'elle peut apaiser, dialoguer, trouver des compromis qui ne soient pas au détriment d'une des deux parties.

« Laissez Louise gérer le conflit israélo-palestinien, et il sera résolu en une semaine », avez-vous coutume de dire pour la charrier. Mais, dans le fond, vous n'avez pas tout à fait tort. Elle a en elle une haine si viscérale des conflits de toutes sortes qu'elle trouvera toujours un moyen pour faire discuter les parties en présence et les amener à la paix.

J'aimerais que tu trouves à ton tour cette paix profonde, ma Sophie. Je ne te demande pas de renier ton caractère, d'abandonner ta fougue, ton énergie, ton enthousiasme. Ils sont précieux et font de toi une si belle personne. Mais je voudrais que tu puises chez Louise cette force de la douceur, que tu puisses, comme elle, être à ce point sûre de toi que tu n'aurais pas besoin de t'imposer face aux autres, mais plutôt de t'affirmer telle que tu es et telle que nul ne te changera.

Heureux les assoiffés de justice

La jeune fille s'installe sur son lit. Elle repousse une mèche de cheveux derrière son oreille, se cale sur son coussin et ouvre le cahier posé sur ses jambes croisées. Elle regarde le mot manuscrit sur la première page. Elle le connaît par cœur et l'a bien souvent relu, depuis l'été dernier. Par endroits, l'encre a été légèrement effacée, trace d'une larme qui a coulé sans qu'elle ne réussisse à l'arrêter à temps…

Ma chérie,

Il y a des anniversaires marquants dans la vie, 18, 20, 30 ans… Aujourd'hui, ce n'est pas un de ces « grands » anniversaires que tu fêtes et pourtant, 15 ans, c'est une date importante également. Plus tout à fait une enfant, pas encore une adulte : tu entres aujourd'hui dans une période « entre-deux », une charnière de ta vie. Et tu sais à quel point les charnières sont importantes en architecture. Sans elles, les portes et les volets ne pourraient pas s'ouvrir ! Alors, ma petite chérie, je te souhaite de vivre une superbe période charnière : tourne, regarde autour de toi, découvre la vie et les gens, fais des rencontres pour devenir progressivement une adulte forte, sûre de ses choix et sereine.

Pour t'aider dans ce vaste programme, voici un cahier. J'ai pris le plus grand et le plus épais que je pouvais trouver. Il n'est pas très beau, même si tu remarques les efforts que j'ai faits, moi, si peu artiste, pour le recouvrir d'un joli tissu. Mais le plus important sera à l'intérieur : que ce cahier t'accompagne au cours des prochaines années pour que tu puisses y noter tout ce qui te passe par la tête. Des joies, que j'espère infiniment nombreuses, quelques peines, pas trop lourdes mais nécessaires pour apprendre la réalité de la vie et des souvenirs à foison dans lesquels tu pourras te replonger avec délices quand tu seras une très vieille dame toute ridée.

Pour l'heure, profite de tes 15 ans. 15 ans déjà, ma petite Sophie ! Et pourtant, seulement 15 ans. La vie s'ouvre à toi, ma chérie.

Bons gribouillages, bons raturages et surtout, bon anniversaire !!

Maman

Sophie a peu utilisé le cahier au début. Elle ne voyait pas trop ce qu'elle aurait pu y noter de marquant et ne souhaitait pas le gâcher avec des réflexions qu'elle n'estimait pas assez profondes pour mériter d'y figurer à tout jamais. Mais, après l'accident, tout a basculé. Le soir même, elle a sorti le cahier du fond de son bureau et a noirci des pages entières de mots de douleur, de colère, de sidération et d'abattement. Depuis, le cahier ne la quitte plus.

Il n'existe que pour elle et personne, pas même Caroline, ne sait qu'elle lui confie le contenu de son cœur et de son esprit. Elle trouve le terme de « journal secret » stupide, celui de « journal intime » encore plus. C'est juste « le cahier », son « Cher toi ». Son

confident, celui qui ne la jugera jamais pour les mots qu'elle pourrait lui confier. Celui en qui elle peut déverser le trop-plein qui la fait parfois suffoquer de rage ou de désespoir en sachant qu'il n'en aura jamais assez. Celui qui peut, à tout moment, redevenir une page vierge lorsque le besoin s'en fait sentir.

Il peut se passer plusieurs jours avant qu'elle n'écrive dedans, mais, parfois aussi, il y a deux entrées pour une seule journée. À certains moments, quand elle ne l'a pas sous la main, elle griffonne ce qu'elle a sur le cœur sur n'importe quel morceau de papier qui traîne et glisse ensuite la feuille dans le cahier, fixée par un morceau de Scotch. Il ne lui vient pas à l'esprit de recopier « au propre » ce qui jaillit d'elle. Par le biais d'un pouvoir magique assez extraordinaire, cette page volante devient alors partie intégrante du cahier et témoigne à son tour des hauts et des bas de la vie de la jeune fille. Nul code couleur, ou décoration spéciale, n'orne les pages. Elle utilise le premier crayon qui lui passe sous la main et écrit jusqu'à en perdre le souffle, parfois des phrases sans queue ni tête, parfois un récit ordonné de ce qui a provoqué le besoin d'ouvrir le cahier.

C'est un jour « ordonné », ce soir. Sophie a besoin d'y voir plus clair et de pouvoir réfléchir posément à ce qu'il s'est passé.

Cher toi,

Rencontre très étrange aujourd'hui. Si j'avais su où cela me mènerait, je serais restée couchée, je crois. Après tout, rien de mal ne peut arriver, lorsqu'on reste couchée.

Alors que, ce soir, j'ai l'impression d'être bonne pour l'asile de fous. Rien ne tourne rond depuis plusieurs semaines, mais là, ça ne va VRAIMENT pas.

Ce matin pourtant, la journée avait plutôt bien commencé au son des balayeuses, du camion poubelles et des cris des livreurs se hélant les uns les autres. Les sons de Paris.

Je me suis étirée et j'ai roulé sur moi-même pour attraper mon téléphone et vérifier l'heure.

6 h 12.

CÉ-NI-AL. Bien trop tôt pour un samedi matin de la fin du mois d'août… Mais le ciel était si bleu, si lumineux… Je me suis finalement décidée à sauter du lit pour profiter (pour une fois !) du petit matin parisien.

Descendre à pas de loup dans la cuisine, pour ne pas déranger Grand-Mère, allumer la machine à café en fredonnant, une douche fraîche pour me réveiller pour de bon, et c'est en admirant les toits que je me suis coiffée et habillée. Une tasse de café à la main, je me suis assise à la petite table pliante de mon minuscule balcon. J'étais dans mes songes, le regard fixé sur les toits, jusqu'à ce qu'un bruit de klaxon me tire de mes pensées, ce qui n'était pas une mauvaise chose…

La journée était trop belle, il ne fallait pas la gâcher d'aussi bonne heure par des pensées noires et

déprimantes… Il vaut mieux garder les larmes pour le soir, dans mon lit, quand personne ne peut me voir et ne cherche à consoler un chagrin dont je ne VEUX PAS me séparer.

Bon. Si je voulais vraiment faire cette balade matinale, j'avais intérêt à me mettre en route ! Tasse dans l'évier, petit mot à l'intention de Grand-Mère déposé sur la console de l'entrée, sac à main récupéré au vol et me voilà dévalant comme d'habitude les escaliers, en sautant une marche sur deux, pour ne pas perdre plusieurs précieuses minutes à attendre le vieil ascenseur un peu poussif.

Balade dans le quartier quasiment vide… Les Parisiens et les hordes de touristes dormaient encore et n'envahiraient la ville que bien plus tard. Les larges trottoirs et les devantures des magasins m'étaient réservés et je flânais en savourant ce moment hors du temps.

Café de Flore et Deux Magots dépassés, les serveurs installaient tables et chaises en se lançant des plaisanteries. Arrivée à Saint-Germain-des-Prés, direction la rue Bonaparte en ayant admiré au passage la façade majestueuse de l'ancienne abbaye, se dressant le long du boulevard. Regrettait-elle la campagne qui l'entourait au Moyen Âge ? Aurait-elle préféré garder le clos de son abbaye, dans lequel il devait faire si bon vivre ?

Et voilà ! Je repartais dans mes délires…
Un dernier coup d'œil à l'abbaye avant de m'engager dans la rue qui descend vers la Seine et le Louvre. J'accélérai le pas, je franchis les derniers mètres qui me séparaient du fleuve et, ayant remonté les quais sur quelques mètres, je m'engageai sur la passerelle des Arts.

Là, comme d'habitude, le panorama me COUPA LE SOUFFLE : Notre-Dame face à moi, à ma droite l'Institut de France et sa belle coupole dorée, et à ma gauche, la longue façade classique du Louvre. Qu'elle est belle, ma ville…

Et puis là, derrière le Louvre, Saint-Germain-l'Auxerrois. Une de mes églises préférées, avec son porche superbe et surtout parce que c'était la paroisse des rois de France. Il y a quand même peu d'églises dans ce pays où on peut prier au même endroit que Louis XIV ! Enfin, prier… Je me comprends. Ce n'était certainement pas ce que j'allais faire aujourd'hui.

FOCUS sur ton histoire, ma vieille.

Donc, les différents monuments étaient baignés de la lumière chaude de ce matin estival, la Seine rayonnait sous mes pieds et je me sentais bien, si bien… Je me suis laissée envahir par une immense bouffée de bien-être et de paix.

Je me suis installée sur un des bancs, les genoux remontés contre ma poitrine et je suis restée là, immobile,

plusieurs minutes. Je cherchais à retenir ce sentiment que je n'avais pas ressenti depuis si longtemps, cet apaisement profond qui me manque mais que je n'arrive plus à retrouver.

Moi = colère + souffrance. Comme une plaie béante qui n'arrive pas à cicatriser et menace chaque jour de s'infecter.

BREF.

J'étais complètement ankylosée. Je me suis étirée pour bouger et j'ai senti quelque chose sous ma main droite. Sur le banc, j'ai découvert un joli bracelet en mailles d'or fin, sur lequel était accrochée une petite médaille ronde, jaune soleil. Pourquoi est-ce que je ne l'avais pas vu avant ?!?

Au dos de la médaille, une inscription était gravée : "MT 5, 6" . J'ai regardé la breloque, quelqu'un (initiales MT ?) devait regretter de l'avoir perdue...

Et là... Une voix m'a fait sursauter.

« Excusez-moi, mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, s'il vous plaît ? »

Grosse surprise face à cette apparition mais j'ai vite repris mes esprits. J'ai glissé le bracelet machinalement dans la poche de ma veste et j'ai tendu le bras vers la rive droite de la Seine :

« C'est juste là, à quelques mètres, vous la voyez d'ici ! »

Je me suis étonnée moi-même lorsque j'ai ajouté : « Mais je vais vous accompagner, c'est le chemin que je comptais prendre de toute façon ! »

Ce garçon :

- *Un peu plus âgé que moi.*
- *Épais cheveux bruns bouclés.*
- *Yeux bleu limpide.*
- *Voix grave et chaude.*
- *Parle très bien français mais avec un fort accent américain.*
- *Touriste ou étudiant en échange ?*

Je l'ai conduit jusqu'à l'église et j'ai commencé à prendre congé de lui. Mais il m'a tendu la main :

« By the way, je m'appelle Joshua. Je viens de Notre Dame, dans l'État de l'Indiana, aux États-Unis. Merci de m'avoir accompagné ! C'était très gentil de votre part ! »

Et là, impulsion soudaine – mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?! – je lui ai serré la main en retour et lui ai dit que l'église n'allait pas ouvrir avant au moins une heure, que je pouvais lui tenir compagnie, qu'on pouvait prendre un café.

Et que je m'appelle Sophie.

Et c'est comme ça que j'ai vu Joshua pour la première fois.

« Allô Antoinette ? C'est Denise, je ne te dérange pas ?

– Oh, bonjour Denise ! Mais non, pas du tout, cela me fait tellement plaisir d'entendre ta voix ! Je voulais t'appeler justement. On ne te voit plus au club de bridge !

– Non, je suis un peu fatiguée en ce moment. Mes quatre-vingt-douze printemps commencent à se faire sentir… Mais je suis sortie tôt aujourd'hui pour aller au marché et profiter de la fraîcheur du petit matin et j'ai cru reconnaître Sophie. La coloc' se passe bien, comme disent les jeunes ?

– *(Petit rire)* J'aime bien que tu dises ça, ça me fait rajeunir ! Oui, je crois qu'elle adore sa chambre et son petit balcon, la pièce en demi-soupente avec ses portes anciennes et le parquet qui grince.

– Il faut dire qu'avec ses fenêtres qui donnent sur les toits et le minuscule balcon, elle est vraiment charmante, cette chambre. J'avais toujours trouvé dommage que tu t'en serves comme débarras ! Et la cohabitation se passe bien ? Ça ne doit pas être évident pour toi…

– Écoute, ça va. Un jour, j'ai entendu son amie Caroline se moquer d'elle et lui souffler qu'au final, je n'étais pas si décatie que ça, pour une aïeule, et plutôt sympa !

– Ha ha, c'est très drôle. C'est la fille d'Anne Valmont, cette petite Caroline, non ? Elles sont amies depuis quand ? Depuis la crèche ?

– Oui ! Elles ont toujours été ensemble et, si elles étaient exceptionnellement séparées une année, elles se rattrapaient le soir au square ! Elle a complètement raison de lui avoir dit ça. Ça sert à ça, une meilleure amie, elle comprend toujours Sophie sans avoir besoin de sous-titres. Heureusement d'ailleurs, tu verrais tous les textos qu'elles s'envoient… Par moments je me demande ce qu'ils peuvent bien se raconter à longueur de journée dans leurs messages, ces jeunes…

– Elles ont une relation fusionnelle, c'est bien de leur âge ! Tu ne te souviens pas de nous ? On s'écrivait le soir et on se donnait nos lettres sur le chemin de l'école. Au final, ça revient un peu au même !

– Mais oui, tu as raison ! Ce qui m'étonne, c'est qu'elles sont si différentes : Caroline est aussi posée et cartésienne que Sophie est fantasque et poétique, mais elles s'adorent.

– Parce que tu trouves qu'on se ressemble, nous ? Tu sais, je ne te l'ai pas encore dit mais, quand j'ai appris que tu faisais faire les travaux chez toi, je t'ai admirée d'avoir compris que Sophie avait besoin d'un espace à elle pour se réfugier lorsque la colère et le chagrin devenaient trop forts.

– Je n'ai pas beaucoup de mérite… Elle m'a raconté depuis que, dans ces moments, elle s'installe sur son balcon et elle regarde la vie parisienne depuis là-haut. Elle m'a même avoué que tout lui

semble transformé, vu de là : la frénésie et le chaos ne réussissent pas à monter jusqu'aux toits, il ne reste de Paris qu'un lointain murmure et la vie des occupants des derniers étages des immeubles avoisinants. Et c'est vrai… Même depuis mon cinquième étage, ça me fait cet effet. Et puis il y a aussi le ciel, qui joue sur le zinc des toits : il n'est jamais identique d'un jour sur l'autre, il nous accompagne, elle et moi, et nous dicte ses humeurs dès le matin. D'ailleurs, en parlant d'humeurs, j'ai vraiment eu peur quand elle est arrivée au début de l'été, tu t'en souviens ? Elle était complètement enfermée dans sa colère et son chagrin…

– Oh que oui, je m'en souviens… Elle redoutait un peu d'habiter avec toi ! Tu sais, tu ne lui diras pas que je te l'ai dit, mais, un soir du mois de juillet où j'étais venue dîner, elle m'a dit que tu étais charmante, douce, dynamique, que tu ne mâchais pas tes mots et que tu savais faire preuve de beaucoup d'empathie ! Bref, elle m'a avoué qu'elle allait être heureuse avec toi et qu'elle en oubliait même le fait que tu dois "avoir à peu près l'âge de ton salon Louis XV !"

– Mais quelle insolente, cette coquine ! Ça lui ressemble bien. Tu sais, à mon âge, héberger sa petite-fille postado préadulte rebello-déprimée, ce n'est pas une sinécure, mais est-ce que je pouvais refuser ? Bien sûr que non ! C'était bien normal de lui ouvrir grand les bras et mon appartement. Au départ, j'appréhendais quand même un peu les soirées en tête à tête avec elle, je ne savais pas trop quoi lui proposer en dehors de parties de Scrabble et du Journal de 20 heures. Lorsqu'elle est arrivée, elle redoutait

vraiment de changer de quartier. Elle s'imaginait que tout le monde était au courant de l'Accident, de la Tragédie qui les laissait Orphelins, elle craignait de sentir dans les yeux des gens de la pitié et d'entendre des ragots murmurés au sujet du Drame.

– Ah oui, je l'imagine bien rabâcher tout ça en mettant des majuscules partout pour accentuer le pathos…

– Oui, mais finalement, il n'y a eu ni murmures, ni ragots, ni regards de pitié. J'ai été étonnée de la facilité avec laquelle tous mes voisins l'ont adoptée, avec simplicité et chaleur (et sans aucune majuscule dans leurs discours !). Même Anita prend toujours grand soin d'être gaie et aimable avec elle et réserve ses récriminations aux malheureux voisins qui ont la malchance de passer juste après Sophie !

– Quoi ? La terrible Anita ? La plus féroce concierge de tout le quartier ? Eh bien, mazette, quelle prouesse de la part de Sophie !

– Oui ! Et ce n'est pas tout ! Tu sais qu'au bout de quelques jours, elle était capable de saluer les différents commerçants par leur nom, en prenant au passage des nouvelles des uns et des autres. N'importe quel passant aurait pu croire qu'elle était née et avait grandi dans ce quartier ! Ça lui a d'ailleurs fait un bien fou de se sentir aussi entourée.

– Oui, elle semble s'y être très bien habituée, finalement ! Ce matin, elle semblait presque guillerette.

– Tout à fait. À l'extérieur, ça va. Mais rappelle-toi que, chez moi, au bout d'un mois à la voir arpenter le salon en long, en large et en travers, le téléphone vissé dans une main et une pomme dans

l'autre, j'étais prête à la passer par la fenêtre du cinquième étage… La chute aurait été un peu douloureuse pour elle !

– Ça aurait été cocasse ! Tu serais devenue la première meurtrière de votre famille ! Au lieu de ça, comme diraient les jeunes, tu as été "vraiment, VRAIMENT trop cool" !

– Je ne sais pas si j'ai été "trop cool" mais c'était quand même plus simple de convoquer monsieur Clément que de tuer ma petite-fille, non ?

– Ah, ce cher et fidèle monsieur Clément. Ton spécialiste ès "opérations impliquant plus d'un outil" ! Que deviendrais-tu sans lui ?

– Je serais complètement perdue, ma chère amie ! Tu me vois avec une perceuse à la main ? Voyons… Trêve de plaisanteries. Lui, au moins, il a réussi à relier pendant le mois d'août les deux chambres de service du sixième étage pour y créer la chambre et la salle de bains de Sophie. Mais je dois reconnaître qu'heureusement que Louise, Alexandre et Jacques sont venus ensuite donner un coup de main pour peindre les murs et installer les meubles. Étonnamment, moi qui aime le calme de mon appartement, j'ai trouvé que ces soirées étaient fort sympathiques. Louise apportait des pizzas pour tout le monde et elle me déposait Violaine pour que je puisse la pouponner pendant qu'ils refaisaient le monde en maniant pinceaux et tournevis. Les soirées se terminaient souvent autour d'une partie de tarot endiablée ! Je craignais quand même pour les fauteuils de mon salon, car les enfants étaient maculés de peinture de la tête aux pieds…

– Ça devait leur faire un bien fou. N'est-ce pas justement pendant l'une de ces parties qu'ils ont osé parler de leurs parents pour la première fois depuis l'accident ?

– Si…

– Finalement, on ne saura jamais ce qui a réellement fait sortir la voiture de la route… La pluie, le brouillard, la fatigue ? Ou cette femme dans la voiture, en face ?

– Écoute, la justice a tranché pour que nous n'ayons pas à nous poser cette question. En revanche, tu sais que Sophie m'a dit un jour, au détour d'une conversation, que, le matin où elle s'est réveillée et a vu tous les appels en absence de Louise et un simple texto lui demandant de la rappeler au plus vite, elle a cru à un problème avec le bébé, à un accouchement prématuré, voire une fausse couche.

– Ça devait être l'horreur pour Louise, d'avoir à prévenir tout le monde…

– Oui. Elle était le dernier numéro que Florence avait appelé. Sophie était en vacances chez les Valmont avec Caroline et Louise n'arrivait à joindre personne. Elle était enceinte de Violaine, Alexandre était encore absent pour une de ses missions au bout du monde, et moi je ne savais plus quoi faire…

– Oui, je sais bien… Tu sais, quoi que tu aies fait, rien n'aurait pu les préparer à cette horreur qui vous attendait, au désespoir qui vous a tous submergés lorsque vous avez appris la nouvelle.

– Sophie a essayé pendant l'été de ne pas penser à ses parents, elle me rembarrait à chaque fois que j'essayais de la faire parler…

Et ce soir-là, pour la première fois, c'est cet adorable Alexandre qui a réussi à délicatement aborder le sujet, en les taquinant et en leur rappelant la fine équipe que constituaient leurs parents lorsqu'ils jouaient aux cartes et la façon honteuse qu'avait Florence de tricher.

– Chère Antoinette, je te signale quand même qu'elle avait hérité ce talent de toi et que Sophie l'a reçu à son tour !

– Rhô, vous exagérez tous… Tu sais, ma tante Ariane était bien pire ! C'est d'ailleurs elle qui m'a appris toutes les techniques pour gagner à coup sûr. Mais finalement, ça lui a fait du bien, à Sophie, d'en parler enfin avec eux. Bon, la semaine dernière, elle m'a de nouveau envoyée sur les roses… J'étais passée devant la paroisse et deux panneaux flottaient de chaque côté du porche, il y avait écrit : "Heureux les affamés et assoiffés de justice" et "Que ferait Jésus à ma place ?". Quand je suis rentrée, j'en ai parlé à Sophie. Tu sais qu'elle ne va plus à la messe ? J'ai essayé de lui dire de venir avec moi le dimanche, et l'aumônier de son lycée lui a proposé d'assister aux messes de semaine à Saint-Étienne-du-Mont, mais c'est peine perdue. Elle refuse catégoriquement. Je pense que la dernière fois qu'elle a mis les pieds dans une église, c'était le jour de l'enterrement. Je la revois parfaitement… Elle fixait les deux cercueils et broyait la main de Jacques qui se tenait à ses côtés.

– Oui, je m'en souviens. Elle était d'une blancheur cadavérique, elle avait les lèvres pincées et ses grands yeux marron restaient désespérément secs.

– Je crois qu'elle s'était créé une carapace de douleur et de colère, une sorte d'arme redoutable contre quiconque chercherait à percer ses défenses. Et depuis, il ne faut surtout plus lui parler d'un Dieu plein d'amour… Elle m'a laissé un petit mot sur la table de la cuisine il y a quelques jours, juste après notre discussion sur les banderoles. Écoute : "Grand-Mère, stp, je ne veux plus jamais entendre parler de ton Dieu. Toute mon enfance, je l'ai prié, de toute la force de mon cœur, avec enthousiasme, je lui ai chanté de nombreux chants de louange et tout ça pour quoi ? Pour qu'il permette que Papa et Maman meurent ? On est censés être affamés et assoiffés de justice… Mais elle est où la justice, dans la vie ? C'est juste, qu'on soit privés de nos parents ? Pourquoi est-ce que je devrais me conformer à des préceptes qui ne rendent pas la vie plus belle, plus facile ? Le fait d'aller à la messe tous les dimanches n'a pas protégé mes parents, que je sache."

– Quelle tristesse…

– Oui… Alors qu'eux avaient une foi si vive, si joyeuse, si rayonnante… C'est désespérant…

– Mais non, Antoinette, ne désespère pas surtout ! Je suis sûre qu'elle va revenir doucement à la foi… »

Heureux les affligés

Dans un couloir éclairé par la lueur blafarde des néons, dans le commissariat de police du 2e arrondissement, un jeune lieutenant marche en sifflotant et ouvre la porte de la cellule de dégrisement.

Les murs sont gris, tagués par endroits. Une odeur de saleté, d'alcool et d'urine se dégage dans l'air, émanant de la couchette sur laquelle dort un homme. Il est recroquevillé sur lui-même, son grand manteau noir lui servant d'oreiller. Il porte un vieux pull en laine complètement mité, dont on ne saurait dire quelle fut sa couleur d'origine tant il est taché. Son pantalon, trop large, est déchiré aux chevilles à force de traîner au sol. Il serre contre lui une écharpe, qu'il a plaquée sur son visage comme une protection contre le monde extérieur. Il a une cinquantaine d'années mais en fait trente de plus. Ses cheveux grisonnants collent sur ses tempes et son visage sillonné de rides a – même dans le sommeil – une expression désabusée.

Le jeune lieutenant de police le regarde, en silence. Sur son visage passe un air de pitié et de résignation mélangées. Cet homme, couché là, il ne le connaît que trop bien : on le lui ramène régulièrement pour qu'il termine la nuit au chaud. Son histoire, elle est banale. Il est rentré un soir et sa femme l'a « foutu à la porte » parce que cela faisait trop longtemps qu'il n'avait plus de travail.

Du jour au lendemain, il n'a plus revu sa petite fille, son seul enfant, puisqu'il n'avait nulle part où la recevoir. Il essayait de passer lui dire bonjour, à la sortie de l'école, mais, un jour, son ex-femme a déménagé à l'autre bout de la France. Alors, forcément, sans famille, sans boulot et sans toit, ça avait rapidement été la descente aux enfers. Une première nuit dehors, suivie de tant d'autres ; et puis une première bouteille, vidée pour se réchauffer mais aussi pour oublier un peu le monde qui l'entoure. C'est comme ça que, régulièrement, il se retrouve ici. Le seul lieu où il peut trouver un peu d'attention, un semblant de chaleur humaine.

Le lieutenant de police soupire, et secoue légèrement l'homme par l'épaule. Le S.D.F. se lève à moitié de la banquette et retombe, se prenant la tête entre les mains.

« Oh la la, m'sieur l'agent, faut pas me réveiller comme ça, là…

– Mike, je vous ai déjà dit que, depuis le temps que nous nous connaissons, vous pouvez m'appeler Thomas.

– Oh non, m'sieur l'agent, j'ai trop de respect pour la police, c'est pas possible, ça… Je vous appelle respectueusement par votre titre, mais, du coup, vous pourriez m'apporter un bon petit déj' au lit avec croissants et café bien chaud… Et si vous aviez une clope en plus, ce serait pas de refus, hein !

– Ben voyons, Mike ! Vous n'allez pas me dire que vous y croyez encore ? Service grand luxe, comme dans les palaces ! Mais vous vous êtes trompé d'endroit, on n'est pas au Ritz ici… Allez,

levez-vous, il va falloir sortir maintenant. Mais c'est fini, les histoires bizarres, hein ? Vous vous sentez mieux ce matin ?

– Bof, j'ai encore un peu comme un marteau dans le crâne… Ou une perceuse, comme vous voulez ! Mais c'est quand même marrant que vous me parliez d'histoires bizarres, parce qu'une histoire bizarre, j'en ai vu une hier justement…

– Avant ou après votre troisième bouteille de vin, Mike ?

– Oh, m'sieur l'agent, vous êtes taquin ce matin ! Mais ça fait rien, j'vous aime bien quand même, moi ! Ça fait du bien de s'faire charrier comme ça, c'est un peu comme si j'étais pas un clodo en fait… Bon alors, vous voulez que je vous la raconte, mon histoire bizarre ?

– Allez, il n'y a personne pour l'instant. Racontez-moi ça, lui glisse le lieutenant, attendri à la perspective des journées solitaires qui attendent l'homme dans la rue. Et puis, vous savez quoi, Mike ? C'est votre jour de chance. Il reste des croissants à la machine à café, je vous offre le petit déj' pendant que vous me racontez ça ! »

Les deux hommes prennent place dans un coin de l'accueil du commissariat, autour d'une table en métal branlante et le vieil S.D.F. commence son récit :

« C'est hier matin. Je me réveille tôt, à cause qu'y a un clébard qu'est venu pisser à côté de moi, sale bête. Je le chasse parce que mon coin, je veux qu'il reste propre, j'ai ma dignité quand même. Et puis ça m'a tellement foutu en rogne, ça, que j'arrive pas à me rendormir, alors je me dis que je vais aller regarder la Seine.

J'aime bien la regarder, elle est jamais pareille le matin ou le soir, et puis, les bateaux qui passent, ça m'occupe de les regarder. Donc je replie bien mes couvertures et je les mets à l'abri au cas où qu'il pleuve, vous comprenez. J'ai quitté ma piaule. J'en ai trouvé une vraiment bien, sous un porche de la rue de l'Arbre-Sec. Là-bas, je suis tranquille, je sais que je ne me ferai pas embêter la nuit. Mais en journée, y a pas de passage, donc je bouge. Et puis, ça m'entretient la forme, vous voyez ?

« Bref, donc, je suis rue de Rivoli quand je les vois. Faut dire qu'à cette heure-ci, y'a pas encore grand monde dans les rues, surtout en été. Ils sont là, à la terrasse d'un café où le patron me file parfois un jus le matin. Justement, il me fait signe et je peux me poser dans un coin de la terrasse, pas loin d'eux. Elle, elle est vraiment mignonne, avec des cheveux roux et des yeux noisette tout brillants, et puis surtout, elle a l'air tellement gentille. Et lui, il est pas d'ici. J'veux pas dire que c'est un étranger, hein. Enfin, si, c'est un étranger d'ailleurs parce qu'il lui explique qu'il vient des États-Unis, même que c'est rigolo parce qu'il étudie dans une église qui s'appelle comme la nôtre de cathédrale, Notre Dame !

– Mike, si le jeune homme est américain, alors Notre Dame, c'est son université ! Ma sœur y était en échange, c'est dans le nord des États-Unis, pas loin de Chicago, lui glisse le lieutenant.

– Ah. Ah oui, c'est plus logique quand même. Mais voilà, vous m'avez coupé les idées maintenant. Je sais plus où j'en suis. P'têt' qu'avec un autre café ?! tente-t-il en glissant son gobelet en plastique sur la table avec un sourire de loubard. Bref, comme que

je vous disais, lui, c'est un étranger, mais c'est pas à cause de son accent qu'on "voye" ça. Non, c'est son regard. Il a des yeux qui viennent de très loin, comme si… Comme un vieillard, qui aurait déjà vu tellement de choses. Quand j'étais môme, y avait un vieux dans mon village, le père Luc, il avait un peu un regard comme ça. Mais pas encore aussi profond que ce type-là, de la rue de Rivoli. Et j'avais encore rien bu, hein ! ajoute-t-il en voyant l'air dubitatif du lieutenant. Mais bon, je reprends mon histoire, arrêtez de me perturber !

« Donc ils discutent, ils rient bien ensemble. Elle, elle s'appelle Sophie, je le sais parce qu'il l'a appelée comme ça plusieurs fois. C'est joli, hein, Sophie, comme prénom, m'sieur l'agent ? C'est tout doux et en même temps c'est un prénom avec de la joie. Elle lui a beaucoup parlé, on avait l'impression que ça avait besoin de sortir : des histoires de quand elle était gosse, son frère et sa sœur, les voyages qu'elle veut faire, ses copains, surtout une fille et un garçon, Caroline et Augustin, qu'ils s'appellent. Et puis aussi le lycée et une fille qu'a l'air d'être une fichue peste, une Charline. Bref, elle lui cause de tout ça. Elle raconte en parlant avec ses mains, moi je suis captivé. J'aurais même bien aimé me rapprocher et rester avec eux, mais bon, j'ai l'habitude que les gens, ils me regardent d'un air dégoûté, alors je reste sur ma chaise et je la glisse un peu pour me rapprocher et les entendre mieux. Je gêne pas, hein, j'reste discret ! Mais j'ai envie de… comme qui dirait, j'ai envie de mieux les connaître.

« Et le garçon, il est comme moi : il l'écoute sérieusement et attentivement, il essaye pas de la draguer ou de lui raconter sa vie. Il est juste là pour elle, très simple et très tranquille. Elle me fait rire, la petite, à un moment : elle raconte comment elle est en compétition avec son frère quand ils font des jeux de société. Ça m'a rappelé quand on jouait au Monopoly avec ma mère, avant qu'elle meure et que je "soye" placé dans une famille d'accueil. C'est là que ça m'a frappé : la petite Sophie, là, elle parle de toute sa famille, même sa grand-mère et tout, mais elle parle jamais de ses parents. Je crois qu'elle a dû le remarquer aussi, parce qu'elle s'arrête d'un coup, et elle a un petit rire bizarre. Elle s'arrête pile en plein milieu d'une phrase, comme ça, et elle dit au garçon qu'il doit en avoir marre. Mais lui, il plaisante juste sur le fait qu'elle est l'exemple parfait d'une Française bavarde, et ensuite il propose qu'ils aillent à l'église et qu'elle doit être ouverte.

« Ils se lèvent et, je sais pas pourquoi, je les suis.

« On arrive à l'église quand le bedeau il est en train d'ouvrir les portes. Eux, ils sont un peu devant moi, et puis je perds un peu de temps à discuter avec le bedeau. Il s'appelle Philippe, il est sympa, il me laisse faire la manche après la messe, et puis, les jours où il fait froid, il m'apporte un café ou de la soupe. Il me demande des nouvelles, parce qu'il vient de rentrer de vacances, et je lui raconte un peu les histoires du quartier.

« Quand j'entre dans l'église, j'ai d'abord du mal à voir, le temps que mes yeux s'habituent à la pénombre, et puis je vois la p'tite Sophie devant moi, mais elle est toute seule. J'suis un peu étonné

que l'Américain "soye" plus avec elle, mais peut-être qu'il est allé visiter l'église de son côté, alors je la suis, elle. J'aime bien les églises, parce que, même quand on est tout seul, on n'a pas l'impression d'être seul. C'est apaisé et accueillant, et c'est comme si toutes les personnes qui ont prié là sont autour de nous encore. Vous allez pas vous moquer de moi, hein, m'sieur l'agent ? Parce que moi je vous raconte ça comme je l'ai vécu et, franchement, ça m'a chamboulé. Elle aussi, la petite Sophie, elle est tout émue, ça se voit. D'ailleurs, à un moment, elle s'assoit sur une chaise dans la nef et elle ferme les yeux. Moi, je me suis tourné pour regarder une statue que j'aime vraiment beaucoup, et, quand je me retourne, son ami est là, à côté d'elle. Comme s'il était sorti de nulle part. Il a les coudes posés sur les jambes et les mains serrées comme s'il priait. Moi, je m'approche et je me pose derrière le pilier à côté d'eux, et c'est là qu'il lui demande, comme ça, d'un coup, s'ils lui manquent beaucoup, si c'est terrible, si c'est tellement insupportable de penser à eux qu'elle prononce même plus leur nom.

« Moi je sais pas du tout de qui il est en train de parler, mais Sophie, ça a pas l'air de lui plaire. Elle se retourne rapidement, elle a les yeux tout noirs comme si elle voulait lui balancer ses quatre vérités. Et d'ailleurs, elle le fait. Elle lui demande comment il ose, alors que, deux heures avant, elle le connaissait même pas encore ? Que comment il peut prétendre comprendre sa douleur ? Que parfois, ça lui tord les tripes et ça la laisse essoufflée tellement que les larmes lui coupent le souffle ? Que comment il peut comprendre

que, la nuit, elle hurle de chagrin parce qu'elle sait qu'elle les reverra plus jamais, et qu'elle a même pas pu leur dire adieu, ni qu'elle les aimait plus que tout dans le monde ? Et là, je comprends qu'elle parle de ses parents, et c'est tellement beau, ce qu'elle dit. Et puis tellement triste aussi. Parce que, tout ce qu'elle dit, c'est ce que j'ai dans le ventre depuis que ma mère elle est morte, et que j'ai jamais réussi à dire à quelqu'un. Et lui, Joshua je crois qu'il s'appelle, il a un regard tellement clair, tellement plein de gentillesse que ça me tord le cœur et que j'ai juste envie d'aller m'asseoir à côté de lui. Et elle, elle s'arrête, et elle le regarde, et elle s'effondre en larmes, et elle dit plein de mots de reproche, qu'elle comprend plus rien et qu'elle regrette tellement. Lui, il bouge pas d'un geste. Mais je suis sûr qu'il prie pour elle. Et vous savez le plus incroyable, m'sieur l'agent ? C'est que je sais à ce moment pile qu'il prie pour moi aussi. Je sais qu'il prie pour elle, pour moi, pour ses parents et pour ma mère. Au bout d'un moment, elle se calme et elle commence à s'excuser, à dire qu'elle est fatiguée, qu'elle pleure pas devant les inconnus d'habitude. Mais il l'interrompt et il lui dit des paroles que j'oublierai jamais, parce qu'elles m'ont fait tellement, tellement de bien. Il lui dit comme quoi il faut pas qu'elle s'excuse, qu'elle doit jamais s'excuser d'avoir du chagrin. Que la perte, elle est immense, d'une violence inouïe, que comment ce serait possible qu'elle souffre pas ? Et après, il lui demande si elle sait pas qu'"Heureux les affligés". Et qu'elle doit se laisser porter par son chagrin, qu'elle doit l'accepter comme il vient. Et qu'elle doit le confier dans sa prière, pour décharger ses épaules. Il lui dit

qu'il sait qu'elle ne prie plus, qu'elle est en colère contre Dieu, qu'elle lui en veut. Qu'elle doit laisser échapper cette colère, mais qu'elle doit se souvenir qu'il est son Père et qu'il l'aime d'un amour infini. Et il termine en lui disant qu'il sait qu'elle peut pas entendre ces paroles maintenant, mais qu'elle doit les garder précieusement dans un coin de sa tête. Lâcher prise et lui faire confiance.

« Et après, il se tait un moment et il se lève à moitié pour fouiller dans sa poche. Il en sort une petite médaille de couleur. Il prend la main de Sophie dans la sienne, et il lui donne en lui disant de la porter en signe de l'amour de son Père du Ciel.

« Après, il se lève et il se dirige vers moi. Il me regarde et il me dit que je dois aussi me reposer sur lui et avoir confiance. Mais je sais pas s'il parlait de Dieu ou de lui.

« Je mets du temps à comprendre c'qu'il veut me dire, alors, quand je me retourne, il est plus là. Disparu. Sophie, elle le suit pas, parce qu'elle a laissé tomber un bracelet par terre et qu'elle est en train de le ramasser. Quand elle se relève, elle se tourne vers le fond de l'église, mais elle voit bien aussi que l'Américain a disparu. Le silence est retombé et on est tout seuls.

« Ça m'a tellement secoué, m'sieur l'agent, que j'ai passé la journée à boire. Et vos gars, ils m'ont cueilli hier soir. Mais je vais aller revoir Philippe et parler avec lui. Il a souvent des bonnes idées. »

Dans une chambre sous les toits, une jeune fille est assise en tailleur sur un lit. Elle regarde son amie marcher de la fenêtre au mur, et du mur à la fenêtre, inlassablement en triturant le bracelet qui entoure son poignet, faisant tourner les mailles pour observer, l'une après l'autre, les deux médailles.

« Mais, Caro, je n'ai pas rêvé, je ne suis pas devenue complètement dingue quand même ! Regarde ce bracelet, il est là, et la deuxième médaille, elle est là aussi ! Celle-là est bleu pâle, mais elle est aussi gravée "MT" ! Sauf que les chiffres ne sont pas les mêmes, sur celle donnée par Joshua, c'est "5, 4". »

Caroline n'a pas besoin de ces grands discours, elle la connaît si bien qu'elle sait que son amie n'affabule pas.

Aussi proches que des jumelles – une rousse et une brune –, elles se disent tout, toujours, avec franchise. Entre elles, elles n'ont pas besoin de prétendre être mieux, ou plus belle, ou plus intelligente, bref, elles n'ont pas besoin de travestir la réalité pour se faire mousser. Pas besoin, comme tant d'autres sur Insta ou Snap, de poster des photos retouchées, avec filtre et hashtags bien choisis pour nourrir leur amitié. Mais tout de même…

Pour une jeune lycéenne, très cartésienne, qui se destine à entrer en fac de médecine, admettre la probabilité que quelqu'un

s'évanouisse en quelques secondes dans la nature relève du pari de Pascal.

« Je ne te dis pas que tu mens, accorde-t-elle d'un ton rassurant à son amie en posant sa main sur son bras pour arrêter son va-et-vient incessant, mais je pense que tu ne l'as peut-être pas vu s'éloigner. Il était peut-être en train de sortir par un des côtés ? Bon, de toute façon, là n'est pas le sujet : que vas-tu faire de ce bracelet et de ces médailles ? Tu veux vraiment les porter ? Attends, ne me regarde pas comme ça, ce n'est pas une critique… C'est juste que ça ne te ressemble pas. Et il est quand même très bizarre, ton Américain ! »

Sophie regarde le bracelet qu'elle a accroché à son poignet droit, à côté de sa montre. Caroline songe qu'en effet, cela ne lui ressemble pas.

Ou plutôt, ça ne ressemble pas à la Sophie « d'avant ». Mais qui est-elle, au fond, maintenant ? Où est passée la Sophie enthousiaste et fonceuse qui faisait parfois frémir ses parents d'angoisse ? Est-elle condamnée à devenir la personne, certes plus réfléchie et moins spontanée, mais profondément en colère qu'elle est depuis plusieurs semaines ?

Sophie joue avec les petites médailles, avant de lever les yeux vers son amie :

« Tu sais, c'est vraiment très bête, mais je crois que je vais le garder. D'autant plus qu'il n'y avait vraiment aucune ambiguïté entre nous. Je te jure ! ajoute-t-elle en voyant l'air dubitatif de son

amie, ce n'est pas du tout ce que tu penses ! Oui, il a des yeux de malade et, oui, il a vraiment l'air trop sympa, mais je ne sais pas… Il y a un truc en lui. J'avais l'impression de le connaître depuis toujours mais plus comme un frère, un meilleur ami. Tu vois ce que je veux dire ? Et j'aimerais tellement le revoir. D'abord parce que ça ne se fait pas de planter les gens comme ça dans une église, et qu'il faudrait qu'il apprenne les bonnes manières à la française, ce jeune homme, s'il souhaite être reçu un jour par Grand-Mère ! Et puis surtout, tu sais, ce qu'il m'a dit, c'était d'une évidence limpide et beaucoup de personnes me l'avaient déjà dit. Je l'ai entendu un milliard de fois depuis que Papa et Maman sont… Enfin, bref, depuis qu'ils sont partis. Mais là, je ne sais pas pourquoi, c'était peut-être à cause de l'ambiance dans l'église, du fait qu'on soit seuls, ou… Je ne sais pas quoi ! Mais ça m'a touchée. Donc, oui, je vais la garder, cette breloque. On ne sait jamais, elle me portera peut-être bonheur ! » conclut-elle en riant.

Le soir même, allongée dans le noir sur son lit, Caroline songe à tout ce qui s'est passé, à ce que Sophie lui a raconté des événements de la journée. C'est étrange qu'une seule journée soit aussi marquante. Elle a l'impression que quelque chose a changé chez son amie. Oh, pas de grand bouleversement, pas de décision concrète ou de projet faramineux, non, elle ne va pas tout quitter du jour au lendemain pour aller soigner des orphelins en Inde ou rejoindre une communauté hippie quelque part dans une montagne paumée en France… Mais elle sent chez Sophie une

force profonde, elle n'arrive pas à se départir de la sensation à la fois étrange et apaisante que son amie est sur le point de lâcher prise.

Soudain elle a un sursaut. C'est bien joli, ces belles paroles, mais pourquoi ce type a-t-il disparu ainsi ? Et comment ? Et pourquoi ne pas avoir dit au revoir à Sophie ?

Toutefois, ressasser les mêmes questions mille fois n'est pas dans son caractère ! Caroline se tourne énergiquement sur le ventre et, les mains enfouies sous son oreiller, ne tarde pas à glisser dans les bras de Morphée.

Table des matières

Vers la maison d'éternité 9
Heureux les assoiffés de justice 15
Heureux les affligés 31
Le souffle de vie 45
Heureux les pauvres de cœur 59
Que viennent les jours mauvais 81
Heureux les miséricordieux 91
Heureux les doux 105
Aux jours de ta jeunesse 113
Heureux les cœurs purs 123
Heureux les artisans de paix 139

Face à l'injustice de la vie, comment retrouver le goût du bonheur ?

Je m'appelle Sophie. Il y a encore quelques mois, j'étais une lycéenne tout ce qu'il y a de plus normal. Mais depuis l'accident, je ne suis plus que larmes et colère.
Pourquoi ? Comment a-t-Il pu laisser faire ça ? Elle est où la justice, dans la vie ?

Je m'appelle Joshua. Je suis arrivé à Paris avec une mission : ouvrir les yeux et le cœur d'une jeune fille meurtrie par la vie. La tâche s'avère difficile.

Moi, c'est Mike. C'que j'aime, c'est raconter mes histoires à m'sieur l'agent. Il est gentil, souvent il me laisse prendre un croissant et un café avant que j'retourne dans la rue. Et ça tombe bien, tiens, une histoire, j'en ai une à lui raconter c'matin !

Dans ce roman aux multiples voix, suivez Sophie sur son chemin vers l'acceptation, le pardon et la paix.

Bibliothécaire, passionnée de littérature, Anne-Sophie Chauvet vit avec ses quatre enfants à Bordeaux, où elle passe son temps plongée dans un livre, à lire... ou à écrire ! Elle partage également sa passion et ses conseils de lecture sur son blog « Ma bibliothèque idéale ».

14,90 € France TTC
www.mameeditions.com
9 782728 928156